

Je n'ai jamais goûté cette amitié fidèle  
Qui console des pleurs, de l'exil, des chagrins,  
Qui fait renaitre au cœur une gaieté nouvelle  
Et revenir les jours seroins!.....

Mais je fus abreuvé de noires calomnies ;  
Je fus le jouet des pervers,  
De leurs infâmes tyrannies  
Et de leurs sarcasmes amers !

Comme un roseau brisé que le vent de l'orage  
Entraîne après lui par le champs,  
Mon âme subit maint outrage  
De l'impudence des méchants !

Comme un esquif errant sur la vague profonde,  
Je fus sans cesse ballotté  
Sur les flots orageux du monde  
Au souffle de l'adversité !

Et puis quand vint le jour d'un périlleux naufrage,  
Pas un frère, pas un ami,  
Ne vint jamais sur mon passage  
Reveiller mon cœur endormi....

C'est alors, ô mon Dieu ! que j'appris à connaître  
L'homme et ses mesquins intérêts ;  
Et moi qui viens presque de naître,  
D'jà je m'abime en regrets.... !

Mais je te vis, Seigneur, au milieu de mes peines :  
Tu venais me tendre la main ;  
Tu venais dissiper les haines  
Qui m'arrêtaient dans mon chemin!....

V

Alors, brisé, déçu, je veux fuir ce vain monde  
Et ses plaisirs trompeurs ;  
Et près de toi, mon Dieu, dans une paix profonde,  
Je cherche tes douceurs.

O Chapelle des bois ! Je reviens sous ton ombre,  
Car mon cœur opprimé  
Vout encor méditer sous ton portique sombre  
Que j'ai toujours aimé

Tout est tranquillité sous ton humble colonne,  
Tout est paix et bonheur  
Dans l'air mystérieux même qui t'environne,  
Dans ton site enchanteur !

En vain les ouragans grondent-ils sur la terre,  
Je ne les crains jamais ;  
Car la tempête meurt, près de ton seuil austère  
Où je vis désormais!....

Iberville, P. Q., 3 mai 1875.

L. LORAIN.

## ECHOS DE PARTOUT

La doyenne des reines des blanchisseuses de Paris, une nommée Estelle Faucher, vient de mourir. Elle était âgée de quatre-vingt-douze ans et quatre fois elle avait été choisie comme reine.

On cite huit prétendants au trône de France : le comte de Chambord, le prince Impérial, le comte de Paris, le duc d'Anmale, le prince Napoléon, M. Thiers et enfin la Commune.

En 1874, on a emprunté dans le monde entier, par voie de souscription publique, une somme de 4 milliards 100 millions de francs. La part de la France dans cette somme est d'environ 226 millions.

Une solution de camphre dans l'eau devant servir à arroser les plantes souffreteuses d'appartement ralentit leur dépérissement et active leur végétation. Telle est la formule qui nous est donnée par un horticulteur.

Le général Sherman, l'un des héros de la guerre civile d'Amérique, vient de publier ses mémoires militaires. Le manuscrit, formant deux volumes, lui a été payé la bagatelle de 300,000 francs.

Le joli petit navire, *Paris-Port-de-Mer*, que les Parisiens ont vu longtemps amarré au quai du Louvre et qui avait déjà accompli plusieurs voyages au long cours, avait été en Chine et au Japon, vient de se perdre sur les côtes du Brésil.

Dans une vente de manuscrits faite à Londres, une bible in-folio sur vélin, traduite par Wicliffe, a atteint le prix de 3,275 francs. Ce qui a élevé le prix de ce manuscrit, c'est qu'on le croit du XIVe siècle et qu'au bas de la première page est une signature autographe attribuée à Richard III, quand il n'était que duc de Gloucester.

Les Prussiens voudraient tout uniformiser en Allemagne, même la langue et l'orthographe ; mais en attendant cette réforme, une société a déclaré la guerre aux expressions étrangères, surtout aux mots et aux locutions de provenance française qui ont si bien acquis droit de cité dans la conversation allemande qu'ils en sont devenus méconnaissables pour nos oreilles.

## OLD ENGLAND

« Un jour peut-être, à la lueur de ma lanterne, tu verras toute la laideté des idoles que tu adores aujourd'hui..... »

LABOULAYE, sous le pseudonyme de RENE LEFFEVRE.

« En France, Italie et Pologne.  
Beaucoup d'esprit, peu de vergogne ;  
En Pologne, France, Italie,  
On est sage après la folie ;  
En Italie, Pologne et France,  
Moins de bonheur que d'espérance. »

LE MEME, *Paris en Amérique.*

Ma foi, vivent les gens d'esprit et de cœur qui nous apprennent à voir clair dans nos intérêts, et qui, ayant sur nous la supériorité de regarder toutes choses à l'envers, nous dégrisent de l'admiration nigaud que nous avons pour notre propre pays!

C'est pourtant vrai que, jusqu'à la lecture de ce livre pétillant d'esprit, je n'étais qu'un idolâtre ! Que je fusse à Paris ou à Draguignan, à la ville ou à la campagne, à l'ombre ou au soleil, au lit ou à table, seul ou en compagnie, pourvu que je fusse en France, je ne cessais de répéter bêtement :

— Mon Dieu, que je vous remercie de m'avoir fait naître Français et de m'avoir laissé vivre dans mon pays !

Après la France, il y avait deux pays que j'aimais par-dessus tout : la Pologne, terre des héros, l'Italie, terre du soleil, des arts et de la gaieté ; ces expressions n'étaient pas encore devenues ridicules. Me voilà aussi guéri de cette idolâtrie. Il paraît que, comme nous, ils n'ont ni vergogne, ni sagesse, ni bonheur... Allons, il n'est jamais trop tard pour se repentir ; bouclons ma valise et partons.

Me voilà parti. J'arrive en Angleterre. A travers un brouillard épaissi par la fumée noire du charbon de terre, nous remontons la Tamise. Une tache rouge indique la place où brillerait le soleil. Du sein des ténèbres visibles où nous sommes ensevelis, nous entendons l'immense clameur d'une population de quatre millions d'hommes mêlée au rugissement des machines et au fracas des roues qui ébranlent le pavé. Le bateau aborde ; la grue à vapeur commence à grincer et, en quelques minutes, jette sur le quai nos bagages pêle-mêle avec les marchandises entassées dans la cale. Des hommes à figure hâve, marbrée de charbon, se précipitent et chargent mes effets sur un fiacre que deux rosses à l'agonie font rouler cahin-caha vers la maison où je vais demeurer. Un misérable, vêtu de haillons, court derrière la voiture ; il arrive en même temps que nous ; il a fait en courant une lieue pour gagner un demi schilling à décharger et à monter mes malles. Chez nous, le cocher l'aurait laissé monter derrière la voiture... Je regrette de ne pas l'avoir dit au cocher ; cet homme est dans un état qui fait mal à voir.

— Pauvre homme, dis-je à l'hôtesse, il faut qu'il soit bien courageux pour faire cet affreux métier !

— Ne le plaignez pas, monsieur, c'est un ivrogne. Voyez, il entre dans un débit de gin, où il va se griser et dormir jusqu'à ce soir.

Je me hâte de monter l'escalier. Le peuple est moins heureux ici que chez nous, c'est certain. Mais, enfin, me voilà dans le « sweet home » anglais, tant chanté, tant vanté en prose, en vers et en romance. Oublions le brouillard et la misère du dehors, oublions « la France, la Pologne et l'Italie, » et jouissons !

Ah ! ah ! des tapis partout, de vastes pièces, le gaz et l'eau à tous les étages ! Grandes fenêtres ouvrant sur des balcons ; partout des fleurs, des poissons rouges, des coquillages. Chaque meuble, chaque saillie, chaque tablette a sa couverture ou son ornement ; c'est le pays des tables, et des consoles, et des guéridons, et des étagères. Beaucoup de choses pendues au mur ; un

grand luxe de sièges, de tentures, de rideaux et de stores.

Asseyons-nous. Diable ! voilà un fauteuil un peu anguleux et qui laisse trop percer l'art du fabricant d'élastiques ! Changeons ; voici un fauteuil à bascule, importation de l'Amérique : on doit rêver doucement en se balançant là-dessus....

Je me lève : j'ai mal au cœur ; ce balancement court et sec me rendrait fou. Allons, contentons-nous d'une chaise et chauffons-nous.

Je suis obligé de me retirer ; ce n'est pas un feu, c'est un four à réverbère ! Une manière de machine à vapeur en fonte, avec une galerie de fer poli, et puis, à terre et en travers de la cheminée, trois énormes outils qui ont l'air d'instruments de torture ; à côté de la cheminée, un immense seau à charbon où un nègre prendrait un bain.

Je me recule jusque contre la fenêtre. Ici, c'est différent : il fait froid. On est littéralement haché par des courants d'air aussi tranchants que des lames de rasoirs. Ce sont pourtant des fenêtres à coulisses, bien supérieures, comme tout le monde vous le dira, à nos croisées françaises.

Mais en examinant ce système, je crois que les coulisses sont trop larges. Pour empêcher les châssis de battre, on les fixe avec de petits coins de bois qui sont suspendus à de longues ficelles, deux de chaque côté. Nous avons ensuite le store, qui est jaune, parce que c'est une couleur solide, et dont la double corde est tendue le long de la baie et s'entremêle avec les ficelles des coins de bois. Sur les châssis il y a un petit rideau, sans tringle, parce qu'une tringle empêcherait les châssis de passer l'un sur l'autre. Par-dessus tout cela, nous avons le rideau, trop long et traînant à terre, relevé d'un côté. Si vous voulez ouvrir la fenêtre, il faut choisir entre le haut et le bas ; quand à l'ouvrir entièrement, non : ou vous relèverez les deux châssis et vous devrez passer et allonger le cou sous cette guillotine, ou vous les abaisseriez, et alors vous aurez l'ouverture à la hauteur du menton.

Demandez pourquoi on ne peut ouvrir que la moitié des fenêtres : M. Laboulaye vous dira que c'est parce que cela aère mieux.

Il en est convaincu !

Voyons un peu leurs cigares.... En voilà un qui m'a coûté huit sous..... Je l'allume : exécration ! exécration !

Passons dans ma chambre. Pouah ! ce cigare est-il mauvais ! Tapis partout. Je tiens encore mon allumette à la main ; le fait est que dans cette chambre il n'y a pas un endroit où jeter une allumette. Et puis, je veux cracher, moi !

Ah ! la cheminée ! Mais non, elle est pleine de papier haché vert et rose. Je retourne dans le salon, je jette mon allumette et mon cigare dans le feu et je crache sur le tout. Enfin, j'ai craché, c'est toujours quelque chose.....

Un bout de toilette pour me présenter convenablement devant M. et Mme Simpson, à qui je suis recommandé. Le cabinet de toilette est bien. Mais je n'aime pas ce panneau de vannerie, c'est laid et inutile. Que de toile cirée ! C'est une odeur qui vous prend à la gorge. Où est le pot à l'eau ? Ah ! un col de cygne : je tourne, et un torrent d'eau s'élance en bouillonnant d'une ouverture ménagée dans la cuvette. Après cinq minutes de tumulte, l'eau se calme.....

Je ne peux pas me décider, c'est plus fort que moi. Un dégoût, un dégoût ! Cette cuvette, oh ! ça ressemble tellement.... Je vois un bouton, je le presse, crac ! l'eau disparaît par une trappe avec un bruit de vomissement qui me soulève le cœur. C'est très-sale, ces trappes : il s'y dépose toujours un résidu de savon, et puis l'idée de ce qu'il y a dans ce tuyau

qui est sous votre nez... Non, jamais je ne me fourrerai la figure là-dedans. Je sonne pour demander une cuvette : on ne vient pas.

Je m'avance sur l'escalier pour appeler. Je trouve la femme de chambre assise sur les marches, et pleurant.

— Qu'avez-vous, ma fille ?

— Ah ! sir, je n'en peux plus : toujours monter et descendre ; quand vient l'après-midi, je tombe ! J'aimerais mieux être morte !

Les domestiques sont plus malheureux que chez nous, dans ce pays-ci....

Elle m'a apporté une cuvette. Je fais ma barbe. Comment, le jour baisse déjà ! Il n'est que deux heures. Ah ! le brouillard.

Odeur désagréable. Elle augmente. On aura laissé le gaz ouvert.

— Anna ! voulez-vous, je vous prie, venir voir ? Je crois qu'on a laissé le gaz ouvert.

— Oh ! non, sir, c'est le gaz qui arrive. Faut-il l'allumer ?

— Oui.

Pouf ! pouf ! pouf ! pouf ! Quatre becs de gaz ! Quel luxe ! Ça, c'est plus commode que les lampes. Je reprends ma barbe.

Je m'arrête ; si je continue je me fais sauter la tête ! Le gaz danse et tremblotte en sifflant.

— Anna ! voulez-vous, je vous prie, venir voir au gaz ?

— C'est un peu d'air dans le tuyau... Je vais prévenir madame.

Madame arrive :

— Ce n'est rien : c'est de l'eau. Dans un moment cela ira.

Les quatre becs s'éteignent à la fois. Obscurité profonde. Je reste le rasoir en l'air. Anna va chercher des bougies.

Ma toilette est finie, je sors. La femme de chambre est à genoux sur le seuil de la porte, lavant les marches du perron.

— Vous lavez comme ça tous les jours ?

— Soir et matin, sir.

— Comme la pierre est blanche !

— Oh ! sir, elle est noire, mais nous y mettons du blanc.

C'est singulier, l'idée que cette pierre du seuil elle-même est peinturlurée comme tout ce que le pied foule dans la maison, cette idée là me trouble ; j'éprouve une impression analogue à celle que j'ai ressentie tout à l'heure devant la rôtissoire qui remplace le foyer....

Je fais quatre pas et me voilà dans la rue. J'ai traversé le jardin. Toutes les maisons de ces rues sont pareilles. Ces jardins sont uniformes : bordure en pierre de taille, terrasse au-dessus d'un fossé, avec un trou pour jeter le charbon de terre ; grille genre néo-grec, petits parterres entourés de buis. Mais je me reconnais. Où diable ai-je vu cela ?

Ah ! au Père-Lachaise !

Voilà la rue où demeurent M. et Mme Simpson. C'est un autre genre : des cottages. Ici, le jardin ressemble à ceux de nos établissements de bains ; il y a un cippe avec une coupe, et une fleur dans la coupe—à toutes les maisons. Au milieu de la façade, une demi-lanterne à quatre pans, en vitrage, et dont le haut forme terrasse pour le premier étage. On aperçoit une table avec un aquarium et deux pots de fleurs rouges.

Je frappe. J'attends un quart d'heure, on me regarde du haut en bas et on fait des difficultés pour m'introduire. J'ai su pourquoi : je n'ai pas frappé assez fort et assez longtemps ; un gentleman doit faire fracas quand il demande à entrer.

Chez nous, quand on entend un coup de sonnette délicat et discret, on se dit :

— Voilà une jolie femme ou un homme bien élevé.

Je donne ma carte ; une minute après les portes s'ouvrent à deux battants, et Mme Simpson vient à moi en me tendant les deux mains.

(A continuer.)